Un chant et son contenu

« DJELIMANGBOYA »

Par Mohamed Condé



La chanson « dyelimangboya » critique l'injustice pratiquée dans les foyers polygames. Le titre « dyelimangboya » prête un peu à l'équivoque. Il est composé de deux mots mandinka « dyeli qui signifie sang » et « mangboya » c'est-à-dire haine, antipathie, guigne. Littéralement il pouvait se traduire par « sang mal aimé ». Pour comprendre ce concept, référons-nous de quelque peu à la définition que lui donne la philosophie du terroir qui a vu naître cette chanson.

Dans la pensée mandingue, le sang a une valeur nupthique et religieuse. Société fondée sur le culte des ancêtres, le sang est le symbole de l'unité du clan, de la tribu ou du Kafo.

En plus, le sang dit-on, a le pouvoir de calmer les ancêtres ou d'implorer leur pardon. Ainsi égorge-t-on des animaux sur leur tombe.

Pour le Mandenka, nul n'a le droit de verser le sang d'un autre. Si cela advenait, le délit était sanctionné par le versement de ce qui était appelé « le prix du sang ».

Les expressions « dyelimangboya » ou « dyelimandia » mettent en exergue une autre fonction reconnue du sang. Il est aussi le siège des sentiments. En général les chansonniers ne trouvent aucune autre explication à l'amour et à la haine. Ils les situent dans le sang. Il n'est pas rare d'entendre « kun tè gboyanyela » ce qui signifie que rien ne peut expliquer l'amour ou la haine. Expressions que d'autres pourraient traduire par « le cœur a ses raisons que la raison ignore ».

Il apparait clairement que ces expressions nient un certain pouvoir de l'homme de contrôler ses sentiments qui à priori sont jugés plus près de l'émotion que du rationnel. Il est indiscutable que tout homme, toute société, définissent les normes d'esthétique et de conduite qui président les choix de conjoints ou de conjointes, ou de choix en général. Tout comme il n'y a le choix qui ne peut s'expliquer, il est discutable que l'amour ou la haine échappent à toute analyse. Comme on le dit couramment, ne pas choisir c'est choisir, et choisir c'est se choisir soi-même. On aime ce qu'on a choisi et on choisitâ son image. Dans un sens général, « dyelimangboya » signifie « haine congénitale », une sorte de « guigne ». Celui qui en est victime déplait naturellement à tous ceux qui le connaissent. Dans cette chanson, « dyélimangboya » c'est dire que la victime n'est autre que la mal-aimée. Le « dyélimangboya » véritable, comme nous venons de le définir, existe-t-il ?

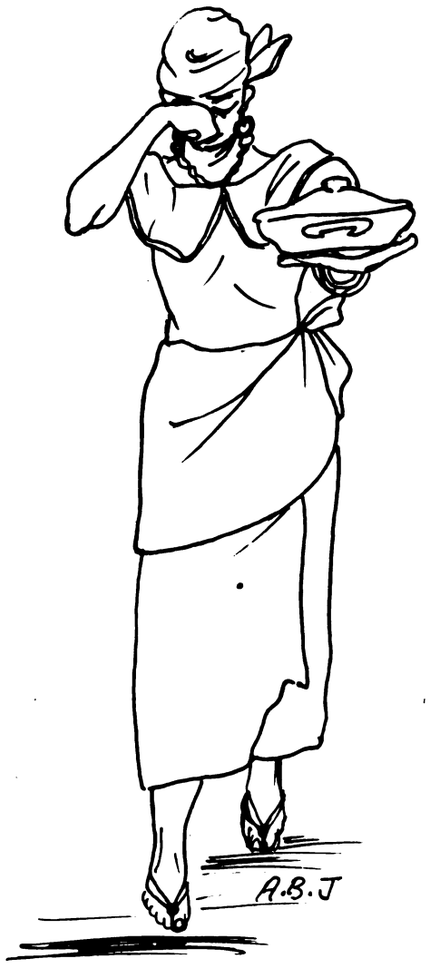
La chanson nous dit qu'un homme avait épousé deux femmes. Comme il arrive fréquemment dans les familles polygames, il aimait l'une d'elle plus que l'autre. Cette dernière se sentait méprisée, haïe, abandonnée. Meurtrie dans son moral, la vie devenait trop lourde, fade et sans goût. Elle ne se reprochait cependant rien. Elle servait bien son mari qui, lui, était insensible à tout ce qu'elle lui faisait. A chaque instant elle se posait des tas de questions qu'elle répondait elle-même.

— Qu'ai-je fait au ciel, à cet homme qui, pourtant, m'aimait tant ? Je meurs de ne pouvoir plaire à mon mari. Que dois-je faire ? Elle se confia à une amie qui lui demande de tout faire pour évincer sa coépouse.

— C'est ta coépouse qui te rend la vie si difficile. A ta place je me préparerais plutôt au combat. Elle est femme comme toi. Crois-moi, elle n'est pas non plus aussi belle que toi. Qu'as-tu à lui envier ? Rien. Absolument rien. Il faut lutter. La victoire est au bout de l'effort. Ne baisse surtout pas l'arme en demandant un divorce car dans ce cas, la victoire de ta rivale serait confirmée.

Digitized by Google

Djélimangboya



Notre malheureuse femme se fixa alors des objectifs bien précis. Tout faire pour conquérir ce mari, supplanter cette coépouse orgueilleuse et maligne.

Elle prit la peine, chaque fois qu'elle était de jour pour la cuisine, de préparer les mets préférés du mari. Après tant d'efforts, elle s'attendait à des louanges et des paroles douces du mari qui, paradoxalement s'écriait :

— Viens me prendre ce plat sans goût. Regardez-moi cette sauce, ou plutôt cette eau colorée.

Parfois, il ne goûtait même pas au plat, et la pauvre femme, sous son regard menaçant ramassait ses bols. Elle s'en allait, les larmes aux yeux, consommer son amertume au fond de sa case.

Après plusieurs mois d'efforts vains, elle décide de voir un devin. Karamoko, dit-elle, je me noie. Aidez-moi, sauvez-moi. Tirez-moi de l'Enfer que je vis.

Explique-toi dit le devin :

Karamoko, je suis la première femme d'un ménage. Nous y sommes deux. Pendant plus de 3 ans, j'étais la seule épouse de mon mari. Nous nous entendions bien. Voilà deux ans qu'il a épousé une seconde femme. Avec elle, finissait mon bonheur. Je fais tout ce que je peux pour lui. Je lui fais des repas copieux qu'il me jette au visage. Ma coépouse, elle, n'a pas besoin de fournir quelque effort que ce soit. Lorsqu'elle lui apporte sa sauce d'eau salée, il en est content et ne s'empêche de crier à ses visiteurs :

— « Chers visiteurs, goûtez à cette délicieuse soupe de ma femme ». Vraiment je n'en peux plus. Je suis à bout de force. Aidez-moi. Dites-moi ce qui ne va pas. Peut-être que des sacrifices arrangeraient de quelque peu ? Tenez-moi conseil.

Le devin disposa ses cailloux en tas, les observa, l'air satisfait, et dit à la pauvre :

— Ma sœur, je ne vois rien de mal dans ton passé. Seulement, ton mari ne t'aime pas, il aime une autre. Tu es meurtrie par la haine.

Elle s'en alla, les larmes dans les yeux.

Dans la 2e partie, la chanson traite des conséquences que pourrait avoir le « dyélimangboya ». Elle personnifie la haine, lorsqu'elle dit « Mangboya, i ma bonnè sinè », qui se traduirait par « Mangboya éloigne toi de moi maintenant » costumé pour un souhait.

La phrase suivante est difficilement traduisible. Elle dit en substance que la haine n'a fait que des fruits amers dans le ménage, des surprises de plus en plus désagréables.

Comme vous l'observez, l'objectif que vise cette chanson, est la dénonciation du mauvais traitement par certains hommes polygames à leurs conjointes, de montrer que le concept de dyélimangboya est assez relatif quant à son contenu.

En effet bien des réalités qui sous-tendaient la polygamie ont aujourd'hui disparu ou sont en voie de l'être. La polygamie a aussi perdu de sa signification originale. Aujourd'hui peu d'hommes observent une véritable équité entre les épouses qu'ils ont cependant épousées toutes. Dans ce cas, ils choisissent une préférée, favorable que servent les autres.

Cette injustice tue l'amour, créé et entretient la haine au sein du foyer. Les épouses s'opposent entre elles. Leurs enfants aussi. L'équilibre du foyer est à jamais compromis, l'éducation des enfants perturbées.

Ainsi, la polygamie apparait parfois comme une survivance. Elle doit être dépassée. Mais lorsqu'elle est chose faite, la chanson estime que les femmes doivent s'y adapter au sein du foyer pour leur bien et celui de leurs enfants. Conformément aux règles coutumières, la première femme devra se considérer comme la grande sœur et observer toutes les prescriptions coutumières y afférant.

La chanson a donné un cas typique de « dyélimangboya ». Elle nous permet de comprendre que la haine ou l'amour ne sauraient être congénital. Pour preuve, cette femme, lorsqu'elle était seule au foyer était bien aimée. Seule la cupidité de son époux a fait d'elle une « dyélimangbo ».

Pour nous et pour la chanson, le dyélimangboya est un phénomène qu'on peut circonscrire et combattre. Au lieu de se livrer à des querelles qui leur emprisonnent la vie, les femmes peuvent s'entendre. Le concept de favorite devra être bannie.

Dans la vie courante, le dyélimangboya non plus n'existe pas. Ceux qui sont supposés en être frappés, le sont à cause de leurs caractères, le manque de finesse, dans l'action et le respect dans le langage etc. Pour preuve ces gens ne sont haïs ni de leur mère ni de leur père qui, eux, les acceptent comme tels.

La chanson « dyélimanboya » est un conseil chanté.

Mohamed Condé

Digitized by Google